LA FEMME
DE QUARANTE-CINQ ANS;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE DE MUSIQUE;

Sifflée, pour la première et dernière fois, sur le Théâtre FAVART, le 29 brumaire an 7.

DÉDIÉE AUX SIFFLEURS,

Et enrichie de notes à l'usage des jeunes Auteurs.

Paroles du C. HOFFMAN; Musique du C. SOLIÉ.

NAPOLI

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, Boulevard des Italiens, près la rue Favart, N.° 340.

AN VII.

AUX SIFFLEURS.

Chers amis,

C'est à vous que je dédie ce petit ouvrage qui vous a tant amusés par sa chûte : un succès vous eût moins divertis. Je vois cependant avec peine que vous vous êtes ôté les moyens de prolonger votre plaisir. Avec un peu de modération, vous vous seriez ménagé l'agrément de siffler cette pièce à sa sixième représentation, comme mon *Léon de Montenero :* mais vous avez été gourmands, vous avez tout dévoré dans un jour.

Trop de pétulance gâte tout.

Dédommagez-vous donc aujourd'hui ; voilà l'ouvrage imprimé, sifflez à la lecture. Convenez, chers amis, que je suis le meilleur homme du monde, je m'occupe de vos plaisirs, et je ne néglige rien de ce qui peut faire briller votre goût exquis, et votre critique éclairée. Comme je me défie de votre mémoire, j'ai eu soin d'indiquer à l'impression les phrases où vous avez improuvé, et où vous devez siffler encore : votre Capitaine vous désignera beaucoup d'autres endroits sifflables qui ont échappé à votre sagacité ; ce généreux ennemi *achèvera* ma Femme de quarante-cinq ans, et elle pourra se vanter d'avoir reçu le coup de pied.... d'un grand homme.

PERSONNAGES.

CAMILLE, veuve,	C.ne DUGAZON.
AGATHINE, sa nièce,	SAINT-AUBIN.
VICTOR, Officier Napolitain, amant d'Agathine,	C.en ELLEVIOU.
M. ROCH, Bourgeois de Naples,	DOZAINVILLE.
CATHERINE, vieille gouvernante,	C.ne GONTHIER.

La scène est à la maison de campagne de Camille, près Naples.

LA FEMME
DE QUARANTE-CINQ ANS,
COMEDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un jardin et deux pavillons au-devant de la scène.

CAMILLE *seule.*

ON a bien raison de dire qu'on n'est jamais content de son sort : j'ai une nièce qui s'ennuie d'être fille ; je connais plus d'une femme qui s'ennuie d'être mariée ; et moi je commence à m'ennuyer d'être veuve (1) *. Je n'aurais jamais cru cela ; car qu'est-ce qu'il me manque ? rien *. Ah ! ah ! . . . Voilà cependant deux ans que je suis veuve ; dans deux années, il y a bien des jours et des nuits * ; et dans deux années l'esprit d'une femme fait bien du chemin.

COUPLETS.

Je résolus de fuir le monde,
Quand je perdis mon cher époux,
Et le trépas m'eût semblé doux,
Tant ma douleur était profonde.
Je jurai qu'un nouveau lien
Ne séduirait jamais mon ame ;
Mais une voix me dit : Madame,
Nous ne devons jurer de rien.

(1) *** C'est là qu'un léger murmure, précurseur de l'orage, a fait présager la catastrophe. Il faut avouer que c'est s'y prendre de bonne heure.

Triste, pensive et solitaire,
Je me cachai dans ce réduit,
Pleurant le jour, pleurant la nuit,
Et ma tristesse était sincère.
Ne desirant plus aucun bien,
J'aurais, je crois, cessé de vivre,
Quand par hasard j'ouvris un livre,
Et j'y lus : ne jurons de rien.

Depuis un mois, un homme aimable
Habite avec moi dans ces lieux;
Il est fait pour charmer les yeux,
Et son esprit est agréable.
Il espère, je le sens bien,
Calmer les peines que j'endure;
Mais quoi qu'il fasse, moi, je jure
De ne jamais jurer de rien.

SCENE II.

CAMILLE, CATHERINE.

CAMILLE.

Eh bien, ma bonne Catherine, es-tu encore fâchée de demeurer à la campagne?

CATHERINE.

Pas trop aise, madame.

CAMILLE.

Comment! les environs de Naples ne te plaisent point, cette verdure, ces montagnes, ce ciel toujours serein....

CATHERINE.

Tout cela est fort beau pour ceux qui ont de bons yeux. Pour moi, j'aime Naples, c'est une grande ville, il y a beaucoup de monde, et l'on y trouve à qui parler. Sans ma chère Agathine que j'ai élevée, et que je ne quitterai qu'à la mort, vous ne m'auriez pas retenue si long-temps à votre campagne. Heureusement que M. Victor est venu nous consoler un peu; mais encore vous vous emparez de lui, mademoiselle ne le laisse pas plus en repos, et dans toute une journée je trouve à peine le temps de lui dire bon jour.

CAMILLE.

Tu aimes donc bien à parler?

CATHERINE.

Pardi ! à mon âge, il n'y a plus que cela; heureusement que j'ai trouvé ici près un écho qui répète tout ce qu'on veut. Je vais m'y promener tous les soirs, et je lui fais faire la conversation.

CAMILLE.

Un écho ! c'est bien triste.

CATHERINE.

C'est vrai; mais il répond aux vieilles (1) comme aux jeunes, et c'est toujours quelque chose.

CAMILLE.

Eh bien, console-toi. Je compte retourner bientôt à la ville.

CATHERINE.

Pour long-temps?

CAMILLE.

Pour toujours. J'ai un projet qui ne tardera pas à s'exécuter; et comme tu as été ma confidente dans mes peines, je veux que tu le sois dans mes plaisirs.

CATHERINE.

J'écoute, madame, j'écoute.

CAMILLE.

Comment trouves-tu ce jeune officier qui demeure avec nous depuis quelque temps ?

CATHERINE.

M. Victor? Joli homme, joli homme; il y a (2) quarante ans que je les aimais comme cela.

CAMILLE.

Eh bien ! j'ai des vues sur lui.

CATHERINE.

Tant mieux; car ma chère Agathine est en âge de se marier, et je mourrai contente quand je la verrai bien établie.

CAMILLE.

Qui est-ce qui te parle d'Agathine ?

---

(1) Cet écho a produit un écho de murmures.

(2) Ces quarante ans ont fâché plus de quarante personnes.

CATHERINE.

Comment ! ce n'est pas elle que....

CAMILLE.

Tu te trompes, ma bonne.

CATHERINE.

Je crois cependant que M. Victor ne serait pas fâché de l'épouser.

CAMILLE.

Elle ? cet enfant ? Elle est jolie, elle a de la fraîcheur, mais c'est tout.... Oh ! Victor est trop raisonnable.

CATHERINE.

Et vous appelez cela raisonnable ?

CAMILLE.

Sans doute, la raison nous dit de préférer une femme fraîche encore, mais qui sache vivre, et qui connaisse assez le monde pour y régler sa conduite.

CATHERINE.

Patience ! je trouverai peut-être aussi quelqu'un d'assez raisonnable....

CAMILLE.

Tu crois donc que Victor n'a point d'inclination pour moi ?

CATHERINE.

Pour vous, madame ? pour vous !

CAMILLE.

Sans doute pour moi : vous m'impatientez avec votre étonnement.

CATHERINE.

Excusez-moi, madame, chacun à son goût; et apparemment que la raison est venue à M. Victor (1) plutôt qu'aux autres.

CAMILLE.

Voyons, est-ce que vous croyez qu'il ne m'aime pas ?

CATHERINE.

Pardonnez-moi, je sais bien qu'il vous estime.

---

(1) On a dit que cette scène faisoit *longueur*. C'est la seconde; et ce jour n'étoit sûrement pas celui de la patience.

CAMILLE *avec humeur.*

Non, il ne m'estime pas, il m'aime.

CATHERINE.

Allons ! soit ! Dieu a bien fait ce qu'il a fait.

CAMILLE.

Que dites-vous là ?

CATHERINE.

Que je serais désespérée de vous donner de l'humeur.

CAMILLE.

De l'humeur ! vous êtes singulière, j'ai bien l'air d'une femme qui a de l'humeur ! C'est vous qui êtes acariâtre, caustique, méchante.... Oh ! mon dieu ! les vieilles femmes sont toutes comme cela. Je vous jure bien que je ne vous ferai jamais la plus petite confidence. Allez, vous n'êtes bonne que pour parler (1) aux échos. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

CATHERINE *seule.*

Les vieilles femmes sont toutes comme cela ! C'est bien dit : et c'est à elle qu'en veut M. Victor. A elle ? cela se peut; elle est riche, et la nièce n'a rien. Les hommes savent calculer à présent, et quand il y a de l'argent d'un côté et des appas de l'autre, on m'a dit que l'argent était le plus lourd.

COUPLETS.

Autrefois un minois fripon,
Deux beaux yeux, fraîcheur de jeunesse,
Taille bien prise, pied mignon,
Des hommes fixaient la tendresse.
Aujourd'hui ça ne suffit pas,
L'hymen n'accorde ses caresses
Qu'à de plus solides appas,
Et ces appas sont des espèces.

Un amant ne s'informe plus
De l'esprit de la demoiselle,
De ses talens, de ses vertus,
Tout cela n'est que bagatelle.

(1) Tirade détestable, le 29 brumaire.

S'il voit de l'or, l'hymen sourit
Aux tantes aussi bien qu'aux nièces :
Heureux donc les pauvres d'esprit
Quand ils sont riches en espèces.

Ah ! si je pouvais rajeunir
Et plaire aux amans de la sorte,
Je me ferais un vrai plaisir
De les mettre tous à la porte.
Je dirais à maint Céladon
Qui n'aime rien que la richesse :
Que vous deveniez riche ou non,
Vous serez toujours une espèce (1).

Ah ! voici M. Victor ; il n'a pourtant pas l'air si raisonnable.

SCÈNE IV.

CATHERINE, VICTOR.

VICTOR.

Ah ! bon jour, Catherine. Je suis charmé de vous trouver ici ; je veux vous parler.

CATHERINE.

Me parler ? Causons, monsieur, causons.

VICTOR.

Savez-vous que vous avez une maîtresse charmante ?

CATHERINE.

Laquelle, monsieur ? De qui parlez-vous ? car j'ai déja eu un quiproquo qui a pensé faire une scène.

VICTOR.

Mais je dois parler de Camille.

CATHERINE *à part.*

Ah ! c'est la tante.

VICTOR.

Quand je parlerais d'Agathine, je ne me tromperais point non plus. Elle est si jolie, si intéressante, si aimable !

CATHERINE *à part.*

Non, c'est la nièce.

(1) Ces espèces ont déplu à une espèce de gens.

VICTOR.

Il faut avouer qu'elle a un beau modèle dans sa tante. Elle est si bonne, elle met tant de graces à tout ce qu'elle fait. . . .

CATHERINE.

Mais, oui, c'est la tante.

VICTOR.

Aussi Agathine a bien profité de ses leçons. Dans un âge si tendre, elle a déja l'esprit formé, des talens précieux, le meilleur ton possible, et une figure qui double le prix de tout cela.

CATHERINE *à part.*

Mais, non, c'est la nièce.

VICTOR.

Je ne puis trop me féliciter d'avoir fait une si charmante connaissance.

CATHERINE.

Mais encore, de qui parlez-vous?

VICTOR.

Vous m'étonnez, la bonne. Penseriez-vous autrement que moi sur le compte de votre maîtresse?

CATHERINE.

Je n'ai garde.

VICTOR.

Cette réserve est singulière. Son caractère ne me serait-il pas connu?

CATHERINE.

Son caractère. . . .

VICTOR.

Parlez, parlez, je suis la discrétion même.

CATHERINE.

Et moi, je suis franche. D'ailleurs, je n'ai que du bien à dire. Est-ce de la tante que vous parlez?

VICTOR.

Oui, commençons par la tante.

CATHERINE.

Eh bien, je vous dirai qu'elle aime à gronder (1), qu'elle a le service très-difficile, qu'elle est un peu capricieuse; mais elle

(1) Une femme-de-chambre qui dit du mal de sa maîtresse! fi! que c'est immoral!

est si respectable ! Elle a le défaut d'être jalouse de sa nièce, elle l'aimerait mieux laide que jolie ; elle la traite quelquefois durement ; elle lui reproche même le bien qu'elle lui fait... mais elle est si respectable ! Elle n'a pas toujours vécu dans la retraite, elle aimait les plaisirs ; elle n'a pas toujours été insensible aux soupirs des amans.... mais elle est si respectable ! Elle est fine, rusée, elle dissimule avec bien de l'adresse, elle garde rancune long-temps, elle se permet même par-ci, par-là, quelques méchancetés... mais elle est si respectable (1) ! En vérité, c'est une femme accomplie.

VICTOR.

Oh ! oui, je vois qu'il ne lui manque rien ; et la nièce, qu'en pensez-vous?

CATHERINE.

La nièce?... comme je suis sûre qu'elle viendra bientôt ici, vous vous en informerez à elle-même.

VICTOR.

Comment ? Agathine va venir...

CATHERINE.

Adieu !

VICTOR.

Mais attendez.... Je ne vous entends pas.

CATHERINE.

Vous ne m'entendez pas... Adieu, monsieur Victor ; si jeunesse savoit, si vieillesse pouvoit. Adieu.

SCENE V.

VICTOR *seul.*

Pourquoi ce mystère ? Agathine lui auroit-elle confié.... Il faut que je sache si j'ai touché son cœur. Demain, je dois retourner à Naples, mon père qui m'y appelle sera charmé de ce mariage, il va consentir à tout. Ici la tante a pour moi l'amitié la plus tendre, elle n'attend peut-être qu'un mot pour faire mon bonheur. Elle ne m'aurait pas permis de rester si long-temps près de sa nièce, si elle n'avait eu le dessein de nous unir. Il ne manque

(1) Mes bons amis ont judicieusement observé que ce portrait était en contradiction avec le mot respectable. Quelle découverte !

donc plus que l'aveu de la jeune personne. Il est vrai que c'est quelque chose, mais je ne suis pas fort inquiet de ce côté-là; ses yeux, le son de sa voix, son silence même parlent en ma faveur. Tout dit que demain je serai le plus heureux des hommes.

AIR.

Elle va couronner ma flâme,
Et mon cœur obtient en ce jour
Le premier secret de son âme,
Le premier soupir de l'amour.

Mais quel trouble m'agite encore?
Qui m'arrête dans ce moment?
Craindrais-je celle que j'adore?
Moi, la craindre? c'est un enfant.
Non, plus de crainte,
Plus de contrainte!
Timide amant,
Agathine
Te devine,
Et dans l'instant....

Elle va couronner ma flâme, etc...

Amour, viens encore embellir
L'aimable fleur qui vient d'éclore;
Que ton feu divin la colore
Du tendre incarnat du plaisir.
C'est un bouton qui va s'ouvrir
Au souffle de l'amant de Flore.

Tendres soupirs,
Aimable ivresse,
Brûlans desirs,
Vive tendresse!
Mais je t'entends,
O doux instans!
Elle vient couronner ma flâme,
Et mon cœur obtient dans ce jour
Le premier secret de son âme,
Le premier soupir de l'amour.

SCÈNE VI.

VICTOR, AGATHINE.

AGATHINE.

Eh bien, M. Victor, on dit que vous allez partir?

VICTOR.

Oui, ma chère Agathine, je vais à Naples, et ce voyage doit faire mon bonheur.

AGATHINE.

Comment, votre bonheur? en nous quittant?

VICTOR.

Ce ne sera pas pour bien long-temps; je reviendrai ce soir.

AGATHINE.

Vous y serez toute la journée? C'est bien long.

VICTOR.

C'est moi qui aurais dû dire cela.

AGATHINE.

Oui, si vous le pensiez.

VICTOR.

Ma chère Agathine, ne nous querellons pas.

AGATHINE.

Je ne demande pas mieux.

VICTOR.

Ecoutez, Agathine.

AGATHINE.

J'écoute.

VICTOR.

J'ai un projet qui doit rendre ce voyage charmant.

AGATHINE.

Pour vous.

VICTOR.

Je ne pense pas à moi seul.

AGATHINE.

Ni moi.

VICTOR.

Il est vrai que ce projet a besoin du consentement de trois personnes.

AGATHINE.

De trois!

VICTOR.

Cela dépend d'un père, d'une tante et d'une nièce.

AGATHINE.

D'une nièce ?

VICTOR.

D'une nièce. Le père je le tiens, la tante j'y compte : la nièce, c'est-là le plus difficile.

AGATHINE.

Vous savez bien que les nièces pensent toujours comme leurs tantes.

VICTOR.

Eh bien ! il faut donc savoir ce que pense la tante.

AGATHINE.

Oh ! la mienne vous aime beaucoup.

VICTOR.

Savez-vous que vous êtes charmante ?

AGATHINE.

Ma tante ne dit pas cela.

VICTOR.

Oh ! je n'ai pas besoin qu'elle me le dise.

AGATHINE.

Revenons au projet.

VICTOR.

C'est bien dit ; mais avant tout, il faut que nous ayons une petite explication ensemble.

AGATHINE.

Oui, expliquons-nous.

VICTOR.

Agathine, vous êtes franche ?

AGATHINE.

Je le suis peut-être trop.

VICTOR.

N'ayez pas peur, je ne m'en fâcherai pas. Voyons... Je ne sais par où commencer.

AGATHINE.

Dites toujours.

VICTOR.

Aimez-vous quelque chose dans ce monde ?

AGATHINE.

Certainement j'aime quelque chose.

VICTOR.

Je me suis mal expliqué ; je voulais dire, aimez-vous quelqu'un ?

AGATHINE.

Oui, j'aime quelqu'un. D'abord, j'aime ma tante. Elle dit bien que je suis laide, que je suis maussade, que je suis sotte ; elle me gronde depuis le matin jusqu'au soir ; mais c'est égal, je l'aime toujours.

VICTOR.

Et croyez-vous ce qu'elle dit ?

AGATHINE.

Mais... c'est égal, je l'aime toujours.

VICTOR.

J'entends. Suivons, n'aimez-vous que votre tante ?

AGATHINE.

Oh ! j'aime aussi ma vieille bonne.

VICTOR.

C'est clair, c'est clair. Ce n'est pas ce que je vous demande.

AGATHINE.

Mais je suis curieuse aussi. Je réponds à toutes vos questions, et vous ne me laissez pas le temps de vous en faire une. Voyons, monsieur, répondez : aimez-vous quelqu'un ?

VICTOR.

Oui, beaucoup, beaucoup, beaucoup.

AGATHINE.

Et qui, qui, qui ?

VICTOR.

D'abord, j'aime....

AGATHINE.

Votre papa sans doute ?

VICTOR.

Oh ! oui, j'aime mon papa (1), c'est trop juste.

AGATHINE.

Et puis ma tante ?

(1) Ce grand nigaud qui a un papa. Réflexion d'ami.

VICTOR.

J'estime et je respecte madame votre tante.

AGATHINE.

Qui vous aime beaucoup. Et puis?

VICTOR.

Et puis... mais vous n'avez pas répondu à ma troisième question?

AGATHINE.

C'est que je ne veux pas répondre.

VICTOR.

Vous n'osez pas, ou vous ne voulez pas?

AGATHINE.

Comme il vous plaira.

VICTOR.

En ce cas, arrangeons les choses. Ce papa a un fils, et cette tante a une nièce; tâchons de savoir d'eux ce qu'ils pensent.

AGATHINE.

Ils ne le diront pas; le fils est un obstiné.

VICTOR.

Et la nièce se moque de lui.

AGATHINE.

Non, monsieur: la nièce est une bonne fille, qui ne se moque de personne.

VICTOR.

Ah! je vais voir cela. C'est moi qui suis ce fils.

AGATHINE.

C'est moi qui suis cette nièce.

VICTOR.

Et la nièce aime-t-elle le fils?

AGATHINE.

Oui, méchant.

VICTOR.

Vrai!

AGATHINE.

Vrai.

VICTOR.

Beaucoup!

AGATHINE.

Beaucoup.

VICTOR.

Et quand le fils aura obtenu de la tante et du papa la permission d'épouser la nièce. . .

AGATHINE.

La nièce dira oui, oui, et toujours oui.

VICTOR.

Ma chère Agathine, je suis le plus heureux des hommes.

AGATHINE.

Ah ! tant mieux.

VICTOR.

Vous m'aimez !

AGATHINE.

Il y a long-temps.

VICTOR.

Et l'époux d'Agathine ?

AGATHINE.

C'est vous.

VICTOR.

Point de vous.

AGATHINE.

Toi (1).

DUO.

VICTOR.

Les jolis mots ! bonheur suprême !
Redis-les encore une fois.
Agathine, dis-moi, je t'aime.
Mon cœur s'épanouit aux accens de ta voix.

AGATHINE.

Oui, je t'aime, oui je t'adore,
Je l'ai dit tout bas mille fois,
Et pour le répéter encore,
Mon cœur en ce moment s'accorde avec ma voix.

VICTOR.

Je suis aimé de mon amie !

---

(1) Toute cette scène a été supportée; mais le mot *toi* a paru d'une indécence affreuse : qu'il est beau d'être décent quand on a un sifflet en poche !

AGATHINE.

Oui, je t'aime, c'est pour la vie.

VICTOR.

Et tu veux faire mon bonheur ?

AGATHINE.

Que ne peux-tu lire en mon cœur ?

ENSEMBLE.

Comme il bat vite !
Comme il palpite !
Et toi seul
Tu peux l'enflammer ;
Toi seule.
Il ne respire,
Il ne soupire
Que pour te voir et pour t'aimer.

(*Tous deux l'un après l'autre.*)

Amour, tu viens de l'entendre !
Confirme un espoir si doux.
Et du couple le plus tendre,
Fais les plus heureux époux.

VICTOR.

Agathine, redis encore
Ces trois mots qui font bon bonheur.

AGATHINE.

Oui, je t'aime, oui, je t'adore ;
Lis dans mes yeux, lis dans mon cœur.

ENSEMBLE.

Comme il bat vite !
Comme il palpite !
Et toi seul
Tu peux l'enflammer.
Toi seule.
Il ne soupire,
Il ne respire
(1) Que pour te voir et pour t'aimer.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CAMILLE.

CAMILLE.

Vous êtes ensemble.

(1) La musique de ce duo a été applaudie malgré les paroles.

AGATHINE *bas.*

Ma tante ! ma tante !

VICTOR.

Oui, madame, nous parlions du petit voyage que je dois faire à Naples.

CAMILLE.

En vérité, monsieur Victor, vous êtes bien bon de vous entretenir avec cette petite fille.

VICTOR.

C'est une bonté bien naturelle, madame.

CAMILLE.

C'est pure complaisance.

VICTOR.

Et qui coûte bien peu, je vous jure.

CAMILLE.

C'est une petite fille qui ne sait rien et qui ne veut rien apprendre.

VICTOR.

Elle apprendra, madame, elle apprendra.

CAMILLE.

Elle est gauche, mise sans goût, et elle n'écoute rien de ce qu'on lui dit.

VICTOR.

Il paraît cependant que mademoiselle entend assez bien.

AGATHINE, *bas à Victor.*

Dites comme elle, dites comme elle.

CAMILLE.

Elle a deux défauts qui sont bien en contradiction ; elle ne sait pas dire deux mots, et elle aime autant à parler que sa vieille bonne.

VICTOR.

Oh ! permettez-moi de vous dire qu'il y a de l'exagération ; mademoiselle parle assez à propos, et j'ai été fort satisfait du peu qu'elle m'a dit.

AGATHINE, *bas à Victor.*

Vous allez la fâcher.

CAMILLE.

Mais dites-moi, monsieur Victor, est-ce que vous la trouvez jolie? Il y a des gens qui veulent le lui persuader : pour moi, je lui trouve une figure commune.

VICTOR.

Si ces figures-là étoient communes, les hommes ne s'en plaindraient pas.

CAMILLE.

Vous êtes galant. Mais ce sera une fille bien difficile à marier. Il faudra des sommes pour trouver un mari.

VICTOR.

(1) Oh! non, vous vous en déferez à très-bon marché.

CAMILLE.

Eh bien, mademoiselle, que faites-vous là? avez-vous étudié aujourd'hui? Votre musique, votre dessin... vous êtes d'une paresse! Voyez donc comme elle a mauvaise grace!

AGATHINE.

Je restais ici pour étudier ma tante; c'est la meilleure leçon que je puisse prendre.

VICTOR.

Ah! c'est charmant cela.

CAMILLE.

Ne vous y trompez pas, ce n'est point un compliment qu'elle me fait; c'est une méchanceté toute pure.

VICTOR *à part.*

J'en ai peur.

CAMILLE.

Voyez-vous qu'elle se retourne pour rire.

AGATHINE.

Non, ma tante.

VICTOR.

Elle n'en est pas capable.

CAMILLE.

(2) Oh! elle est bien fine. Allez, mademoiselle, laissez-nous. (*Agathine sort en saluant avec grace.*)

---

(1) Grande huée des *amis;* mais les gens de goût furent cette fois de leur avis.

(2) Ici la patience des bons amis commençait à se lasser. En effet, est-il possible qu'une femme de quarante-cinq ans n'aime pas à la folie une jeune et jolie personne qui n'en a que dix-sept!

SCÈNE VIII.

CAMILLE, VICTOR.

CAMILLE.

En bien, Victor, vous nous quittez ?

VICTOR.

Pour le moins de temps possible. Ce séjour a tant d'attraits pour moi !

CAMILLE.

Depuis que vous y êtes, il m'a paru bien agréable.

VICTOR.

Que vous êtes bonne ! vraiment ce lieu-ci à des charmes si puissans, que je voudrais acquérir quelques droits à y rester toute ma vie.

CAMILLE.

Cela dépend de vous seul. Je saisirai avidement tout ce qui pourra vous y fixer.

VICTOR.

Vous m'enhardissez, madame ; vos bontés me font regretter que nous ne soyons pas unis par des liens plus forts que ceux de la simple amitié ; car enfin, je suis étranger chez vous.

CAMILLE.

Je ne vous ai jamais regardé comme tel, voyez quelle a été ma confiance. Ma nièce loge dans ce pavillon, je vous ai donné un appartement vis-à-vis : moi, je suis au fond et fort loin ; il y a peu de jeunes gens de qui l'on ne se défiât dans une occasion pareille.

VICTOR.

Cet article sur-tout m'a infiniment touché, et je vous en ai la plus grande obligation.

CAMILLE.

J'ai cru vous connaître, et j'ai deviné....

VICTOR.

Vous avez deviné ? Eh bien ! aidez-moi donc à sortir d'un embarras dont je me tirerais mal sans votre secours.

CAMILLE.

Un embarras !

VICTOR.

Oui, je vais trouver mon père; j'ai bien des choses à lui demander, et cependant je n'aurai rien à lui dire si je n'obtiens certain éclaircissement sur un point très-délicat.

CAMILLE.

Vous hésitez avec votre amie !

VICTOR.

Tenez, belle Camille, c'est que je suis timide sans qu'il y paraisse.

CAMILLE.

Mais je m'en suis apperçu. En vérité, on ne vous en donne pas l'occasion.

VICTOR.

Eh bien ! je suis décidé à vous ouvrir mon cœur. Apprenez donc que depuis certain jour où vous me permîtes de passer l'été avec vous à la campagne, mon caractère a changé visiblement. J'ai pris du goût pour la retraite que vous me rendiez si douce; je suis devenu sérieux, quelquefois mélancolique : je me sentais affecté de je ne sais quel sentiment que je ne pouvais définir. Enfin, après avoir bien cherché dans mon cœur, j'y ai trouvé que j'étais amoureux.

CAMILLE.

Amoureux ! et vous avez craint de me confier l'état pénible de votre ame!

VICTOR.

Oh ! cet état n'était pas pénible du tout. Je voyais tous les jours l'objet d'un sentiment si tendre : mes yeux seuls osaient s'expliquer; et même en ce moment, si je n'étais prêt à partir, je n'aurais jamais eu le courage de rompre le silence.

CAMILLE.

Rassurez-vous, vous n'êtes pas homme à aimer en pure perte; je vous sais gré de votre franchise, et ce que vous m'apprenez aujourd'hui, j'ai cru le deviner depuis long-temps; recevez donc aveu pour aveu.

VICTOR *à part.*

Comment !

CAMILLE.

Depuis que vous êtes chez moi, il s'est fait aussi bien du changement dans mes résolutions; j'avais renoncé au monde; vous me l'avez fait aimer.

VICTOR *à part.*

Ciel !

CAMILLE.

Oui, cher Victor, vous seul avez pu me rendre parjure; l'hymen auquel j'avais juré de renoncer pour la vie, l'hymen depuis votre aveu me paraît la source du bonheur.

VICTOR *à part.*

Je suis perdu.

CAMILLE.

Apprenez donc que certaine de votre tendresse, j'avais déja d'avance disposé tout pour vous rendre heureux.

VICTOR *à part.*

Heureux !

CAMILLE.

Mon premier soin a été de chercher à marier ma nièce. Aujourd'hui je fais venir de Naples un de mes anciens amis qui l'épousera par considération pour moi, et pour la dot que je lui donnerai.

VICTOR *à part.*

C'est fini.

CAMILLE.

Après avoir fait le bonheur d'Agathine, il me sera permis de penser au mien. Tout ce que je possède, tout ce que je puis vous donner est à vous dès ce moment.

VICTOR *à part.*

C'est charmant (1) !

CAMILLE.

Partez donc pour Naples, dites à votre père que vous allez me rendre la plus heureuse des femmes; et revenez bien vîte pour serrer des nœuds si long-temps desirés.

VICTOR.

Madame....

CAMILLE.

Qu'avez-vous ? vous êtes interdit ! ma franchise vous étonnerait-elle ? je ne suis plus un enfant... (2)

---

(1) Tous ces à partés de Victor ont paru très-impolis.

(2) Les Directeurs qui oseraient jouer cette pièce, auront soin de donner ce rôle à une duègne bien vieille, afin qu'elle se trouve honteuse de n'avoir que quarante-cinq ans; sans cela, gare la chûte !

VICTOR *à part.*

Non.

CAMILLE.

Et je suis obligée à moins de retenue. Laissez-donc parler votre cœur, et ne voyez dans mon aveu, un peu brusque, que l'excès de l'amour que vous m'inspirez.

VICTOR

(*A part.*) Dieu ! dissimulons. (*Haut.*) Madame, j'avouerai que la surprise, l'émotion... (*A part.*) Je ne m'en tirerai pas. (*Haut.*) Je veux dire que m'attendant peu à un succès aussi flatteur... (*A part.*) Je ne sais ce que je dis. (*Haut*) Ah ! pardonnez à mon trouble ; mon cœur est serré, oppressé.... Je ne puis m'expliquer, ma voix expire sur mes lèvres. (*A part.*) Ah ! que je suis gauche ! (*Haut.*) Et dans l'excès de mon bonheur, (*à part.*) qui me fera mourir de chagrin, (*haut.*) je ne puis plus soutenir votre présence, et je dois chercher la solitude pour y cacher mon trouble, mon délire... (*A part.*) et ma bêtise (1). (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

CAMILLE *seule.*

Voilà un amour bien extraordinaire. Mais me serais-je méprise ? serait-ce !. . . ô dieu ! quelle idée ! Si ma nièce... Mais qu'ai-je donc ? Je déraisonne aussi, ce me semble : serais-je jalouse ? oh ! oui, je le suis.... S'ils me trompent, ils le paieront cher (2). Il faut éclaircir ce doute insupportable.

SCÈNE X.

CAMILLE, CATHERINE.

CAMILLE.

Que voulez-vous ?

(1) Cette sortie à fait rire de deux manières fort différentes.
(2) Dès ce moment j'ai été jugé, et l'on commençait à nettoyer les sifflets.

CATHERINE.

Rien, madame ; mais c'est M. Roch qui arrive de Naples.

CAMILLE.

M. Roch ? qu'il vienne, qu'il vienne tout de suite me parler. (*A part.*) Il me vengera.

CATHERINE.

Patience, madame, il n'est pas encore arrivé.

CAMILLE.

Que me dites-vous donc ?

CATHERINE.

C'est son domestique qui est venu devant, et qui annonce l'arrivée de M. Roch.

CAMILLE.

Dès qu'il sera ici, conduisez-le près de moi ; allez.

CATHERINE.

Est-ce tout, madame ?

CAMILLE.

Oui, allez ; non, venez, appelez Agathine ; qu'elle vienne sur le champ.... Ecoutez donc. Si vous avez remarqué quelque altération sur ma figure, je vous défends d'en parler à ma nièce.

CATHERINE.

Oh ! madame, cela ne se voit pas du tout.

CAMILLE.

C'est bon, allez. (*Catherine sort.*)

SCÈNE XI.

CAMILLE *seule.*

Seroit-il possible qu'une petite hypocrite que j'ai élevée, qui me doit tout, fût ma rivale, et rivale préférée ? En vérité, les hommes ont des goûts bien bizarres ! il faut la faire tomber dans le piége. Un premier amour est jaseur ; à dix-sept ans on n'a pas encore l'art de la dissimulation ; mais la voici. Quelle démarche ! je ne sais si je suis aveugle, mais je lui trouve la figure tout de travers (1).

(1) Quelle grossièreté ! ce n'est pas le tout d'être jalouse, il faut encore être honnête. Propos d'ami.

SCÈNE XII.

CAMILLE, AGATHINE.

CAMILLE.

Allons, mademoiselle ; approchez donc. Viens, ma belle, viens, ne crains rien : je veux te parler d'une affaire qui t'intéresse. Tu sais que je t'aime bien ; je suis un peu vive, mais c'est le défaut des bons cœurs. Ecoute : tu as dix-sept ans ; c'est l'âge où l'on songe à s'établir. Te sens-tu du goût pour le mariage ?

AGATHINE.

C'est selon, ma tante.

CAMILLE.

Comment ? c'est selon.

AGATHINE.

On dit tant de bien et tant de mal du mariage !

CAMILLE.

Mais à quoi te déciderais-tu ?

AGATHINE.

A ce qu'il vous plaira, ma tante.

CAMILLE.

Et avez-vous déja fait un choix ?

AGATHINE.

Je n'oserais sans votre permission.

CAMILLE.

Eh bien, j'y ai songé. J'en parlois à l'instant à Victor.

AGATHINE *avec joie.*

A Victor ?

CAMILLE *souriant forcément.*

A Victor. C'est un garçon fort aimable.

AGATHINE.

Oui, ma tante.

CAMILLE.

Sage, prudent, fait pour être un époux accompli.

AGATHINE.

Oui, ma tante.

CAMILLE.

Il m'a fait l'aveu de son amour : le savez-vous ?

AGATHINE.

Oui, ma tante.

CAMILLE.

Il a dû vous le dire à vous-même.

AGATHINE.

Oui, ma tante.

CAMILLE.

Vous êtes sûre qu'il vous aime ?

AGATHINE.

Oui, ma tante.

CAMILLE.

Et vous l'aimez aussi ?

AGATHINE.

Oui, ma tante.

CAMILLE.

Sortez (1).

AGATHINE.

Comment ?

CAMILLE.

Sortez. Je te connais, petite ingrate. Allez dans votre chambre. Attendez-y mes ordres. Tu seras mariée, mais ce n'est point comme tu l'espères. Et si vous parlez à Victor, je vous fais renfermer pour le reste de vos jours.

AGATHINE *à part.*

Ah ! mon dieu ! qu'est-ce que j'ai fait-là ? (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

CAMILLE *seule.*

RECITATIF.

Il est donc vrai ? c'est elle qu'il aimait !
En vérité, j'étais fort complaisante :
Et quand de son amour, monsieur, m'entretenait,
Je n'étais que la confidente !

(1) Ce *sortez* fut placé à côté de la figure de travers.

AIR.

Ingrat ! tes vœux seront déçus :
Pour toi plus rien qui m'intéresse.
Oui, oui, tes soins sont superflus ;
Oui, oui, je serai la maîtresse.
Non, non, tu n'auras point ma nièce ;
Non, non, tu ne la verras plus.

Je suis dupe, je le confesse.
Quand il parlait de son ardeur,
De ses desirs, de son bonheur,
De ses soupirs, de sa tendresse ;
Je lui disais : consolez-vous,
Et je lui faisais les yeux doux,
Quand il les laisait à ma nièce !

Ingrat ! tes vœux seront déçus :
Pour lui plus rien qui m'interesse.
Oui, oui, ses soins sont superflus ;
Oui, oui, je serai la maîtresse.
Non, non, il n'aura pas ma nièce ;
Non, non, il ne la verra plus.

SCÈNE XIV.

CAMILLE, VICTOR.

VICTOR.

Ciel ! Camille ! que lui dire ?

CAMILLE.

Votre embarras dure-t-il encore, monsieur ?

VICTOR.

Madame, je suis plus embarrassé que jamais.

CAMILLE.

La solitude a-t-elle dissipé votre trouble ?

VICTOR.

Fort peu, madame, je crains même qu'il n'augmente encore.

CAMILLE.

Je pourrai vous aider à prendre un parti.

VICTOR.

Vous me rendriez grand service.

CAMILLE.

Mais vous pourriez deviner celui que je vous conseille.

VICTOR.

Je ne sais pas deviner, madame. Je crains toujours de me tromper.

CAMILLE.

Vous devez aller à Naples.

VICTOR.

Demain, de très-grand matin.

CAMILLE.

Non pas, s'il vous plaît.

VICTOR.

Comment?

CAMILLE.

Vous partirez tout-à-l'heure.

VICTOR.

Tout-à-l'heure!

CAMILLE.

Dans l'instant même.

VICTOR.

C'est bien prompt, madame; je ne croyais pas mériter...

CAMILLE.

Point d'explication. J'ai déja disposé de votre appartement; celui qui doit épouser ma nièce y couchera cette nuit. Cela est clair, je pense?

VICTOR.

Oh! c'est fort intelligible.

CAMILLE.

Ne faites sur-tout aucunes tentatives pour voir Agathine, elles seraient inutiles. Adieu, monsieur.

VICTOR.

Adieu, madame. Vous me parlez sérieusement?

CAMILLE.

Vous voyez que je ne ris pas du tout.

VICTOR.

Ni moi non plus. Adieu!

CAMILLE.

(1) Adieu! (*Victor sort.*)

---

(1) Ici l'horizon se rembrunit, et l'orage fit pâlir les acteurs.

SCÈNE XV.

CAMILLE *seule.*

Eh bien ! je le vois partir à regret, et peu s'en faut... Mais point de faiblesse ! Pour y mettre ordre, hâtons-nous de marier ma rivale. Va, petite ingrate, je serai bien vengée, car tu auras le mari le plus désagréable que je connaisse. Ah ! M. Roch, c'est vous que j'attendais.

SCÈNE XVI.

CAMILLE, M. ROCH.

(1) M. ROCH.

Bon jour, ma belle dame. Eh bien, vous voulez donc me marier ?

CAMILLE.

Oui, M. Roch, je veux vous rendre le plus heureux des hommes.

M. ROCH.

J'y suis tout résigné, madame.

CAMILLE.

Il s'en est peu fallu que je ne me mariasse aussi.

M. ROCH.

Et vous y renoncez ?

CAMILLE.

Oui, j'ai fait mes réflexions : l'état de veuve est si aimable !

M. ROCH.

C'est vrai ; mais c'est un bonheur que je ne souhaiterai jamais à une femme.

CAMILLE.

J'ai congédié celui qui voulait m'épouser.

M. ROCH.

Vous êtes cruelle, madame !

(1) M. Roch n'eut pas le pouvoir d'Eole, il ne put enchaîner les vents.

CAMILLE.

Ah ! M. Roch, l'espèce humaine a bien dégénéré ; les jeunes gens de notre temps étaient bien plus aimables.

M. ROCH.

Et les jeunes filles moins revêches.

CAMILLE.

Tous mes soins, toutes mes affections se sont tournés vers ma nièce.

M. ROCH.

Vous l'aimez bien votre nièce ?

CAMILLE.

Oh ! je l'aime ! depuis quelque temps sur-tout.

M. ROCH.

C'est que vous la voyez croître en attraits et en perfections.

CAMILLE.

C'est cela, M. Roch.

M. ROCH.

Je parie que vous renoncez au mariage pour lui faire un sort.

CAMILLE.

Comme vous devinez !

M. ROCH.

En ce cas, occupons-nous un peu de notre affaire.

CAMILLE.

Vous ne connaissez pas ma nièce?

M. ROCH.

Fort peu : je l'ai vue si jeune.

CAMILLE.

Je vais l'appeler.

M. ROCH.

Avant de l'avoir, ne serait-il pas à propos de connaître.....

CAMILLE.

Son caractère, ses qualités !

M. ROCH.

C'est fort bien, mais les arrangemens !...

CAMILLE.

Nous parlerons de cela ce soir. Il faut d'abord voir la prétendue.

M. ROCH.

Je ne pense pas comme vous, madame; quand on est marié, on a toujours le temps de voir sa femme; et pour qu'un mariage soit heureux, il faut qu'il soit solidement basé. Vous m'entendez sans doute?

CAMILLE.

Oh! je vous entends parfaitement bien.

M. ROCH.

Je sais bien que vous avez de l'intelligence. Commençons donc par le plus difficile. Les affaires d'intérêt sont si désagréables; débarrassons-nous de cela.

CAMILLE.

Oh! vous êtes bien l'homme qu'il me faut, mais n'ayez aucunes inquiétudes. Il n'est point de sacrifice que je ne fasse pour procurer à ma nièce le bonheur de vous épouser; vous serez content, et ce soir nous *baserons* le mariage.

M. ROCH.

En ce cas, voyons la future; j'ai un pressentiment qu'elle me plaira.

CAMILLE.

Agathine!

AGATHINE *par la fenêtre.*

Ma tante?

CAMILLE.

Descendez. (*A M. Roch.*) Comme elle ne vous connaît pas, elle fera peut-être quelques petites façons.

M. ROCH.

La résistance est l'aiguillon du plaisir.

CAMILLE.

La résistance; en ce cas, vous serez content.

SCÈNE XVII.

CAMILLE, M. ROCH, AGATHINE.

(1) CAMILLE.

MADEMOISELLE, approchez; ayez pour agréable de regarder

(1) La patience me manque pour indiquer tout ce qui a déplu. Ce ne fut dès-lors qu'un crescendo de complimens à l'Auteur.

M. Roch comme votre époux. Il me plaît, il doit vous plaire. Nous allons faire dresser le contrat, et vous aurez la liberté... de le signer. (*A M. Roch.*) Elle ne dit rien, preuve qu'elle vous accepte. (*A Agathine.*) Vous acceptez, n'est-ce pas?

AGATHINE *bas à Camille.*

Non, ma tante.

CAMILLE.

Vous entendez bien, M. Roch, qu'elle accepte : maintenant que tout est fini, occupons-nous de célébrer la noce.

AGATHINE.

Mais, ma tante....

CAMILLE.

Point de mais.

AGATHINE.

Si vous daignez....

CAMILLE.

Point de si.

AGATHINE.

Quand mon pauvre père vivait....

CAMILLE.

Il n'y a point de père, mademoiselle; vous voyez en moi, votre père, votre mère et votre tante.

M. ROCH.

Mademoiselle, l'accueil flatteur que vous daignez me faire, prouve que madame n'a rien exagéré dans l'énumération de vos bonnes qualités. Si je n'ai pas encore eu le temps de vous connaître, j'ai déja eu celui de vous aimer, et le sentiment que vous inspirez est si profond, et mon ame est si sensible, et vos charmes, et le bonheur, et la touchante cordialité.... En vérité, mademoiselle, je suis enchanté.

CAMILLE.

Peine perdue, M. Roch! il faut parler à une jeune fille après la noce.

M. ROCH.

Je ferai mon possible pour obéir, madame.

CAMILLE.

Allons terminer.

M. ROCH.

Mademoiselle, je me recommande à vos tendres réflexions.

(*Ils sortent.*)

SCENE XVIII.

AGATHINE *seule.*

Me voilà bien avancée avec ma franchise; comme elle a su m'attraper ! Et moi qui disais bonnement oui, ma tante, oui, ma tante ! qu'on dise maintenant qu'il ne faut jamais mentir ! Et Victor, où est-il? Ma tante sait tout, elle l'aura chassé, ou, ce qui est pire, elle le prendra pour elle. Oh ! il refusera, j'en suis sûre; mais en attendant, je ne le verrai plus; et comme si ce n'était pas assez de perdre mon cher Victor, on veut me marier à un vilain homme que je déteste.

(1) *ROMANCE.*

Victor, pourrais-je t'oublier
Pour cet homme qu'on me présente ?
Hélas ! s'il veut se marier,
Ne peut-il épouser ma tante ?
Il dit qu'il fera mon bonheur;
Croit-il que l'amour se commande?
Pour pouvoir lui donner mon cœur,
Il faut que Victor me le rende.

Hélas ! de mes feux dans ce jour,
Cher Victor, tu reçus le gage;
Tu m'as fait connaître l'amour,
Doux ami, je t'en dois l'hommage.
Ce n'est pas la faute à nous deux,
Si ma tante en est offensée;
Mais l'objet de mes premiers vœux
Aura ma dernière pensée.

Un jour, loin de mon cher Victor,
Que je vais répandre de larmes !
Mais si j'apprends qu'il m'aime encor,
Ma douleur aura mille charmes.
Vers lui je tournerai les yeux,
Vers moi, Victor fera de même;
Et de loin nous dirons tous deux:
Là-bas, il est un cœur qui m'aime.

(1) Salut à vous, aimable Saint-Aubin, dont les grâces m'ont obtenu un sursis de cinq minutes.

SCÈNE XIX.

AGATHINE, VICTOR *par la fenêtre.*

VICTOR *avec mystère.*

Agathine ! Agathine !

AGATHINE.

Ciel ! vous êtes ici !

VICTOR.

Ah ! ma chère, que je suis à plaindre !

AGATHINE.

Je sais tout. Ah ! Victor, que nous sommes à plaindre !

VICTOR.

On m'a chassé, on me croit parti.

AGATHINE.

On veut me marier, c'est bien pire.

VICTOR.

Vous marier ! ciel ! attendez, je vais descendre.

AGATHINE.

On m'a défendu de vous parler. Mais comment êtes-vous là ?

VICTOR.

En me congédiant, on a oublié de reprendre la clef de la grille. Je suis revenu par le bosquet, et je suis rentré par la petite porte. Mais il faut que je vous parle.

AGATHINE.

Ah ! je tremble.

VICTOR.

Le temps presse, il faut que je vous parle ou que je meure.

AGATHINE.

Descendez donc tout doucement.

VICTOR.

Oui.

AGATHINE.

Non, restez. J'entends du bruit ; cachez-vous, on vient. (*Il ferme la fenêtre, Agathine rentre chez elle.*)

SCÈNE XX.

(1) M. ROCH *seul.*

J'ai cru entendre parler... La petite est sans doute dans sa chambre .... attendons qu'elle sorte. Cette campagne est fort agréable, et comme elle constitue la dot de la future, je commmence à croire que je ne la paie pas trop cher en épousant la jeune personne. La maison est toute neuve, très-bien meublée ; la nièce est jolie (2). Le potager est très-vaste, le verger en plein rapport ; la nièce est fort aimable. Le petit bois est aussi agréable qu'utile ; la nièce a de fort beaux yeux. Ces deux pavillons sont fort commodes, on peut y recevoir deux amis à qui on les louera ; la nièce, dit-on, chante comme un ange. Et puis, quoique je sois plus âgé que la tante, il est possible que nous ayons le malheur de la perdre, et le bonheur d'en hériter : oh ! ma foi ! la nièce est charmante.

SCENE XXI.

M. ROCH, AGATHINE.

M. ROCH.

On vient, c'est elle. — Il commence à faire sombre, tant mieux ; la nuit est la protectrice des amours.

AGATHINE.

Est-ce vous ?

M. ROCH.

Oui, belle Agathine.

AGATHINE.

Oh ! mon dieu !

M. ROCH.

C'est votre futur époux qui guette l'instant de vous entretenir en secret.

(1) Quel monologue ! bon dieu ! Oh ! le vilain avare ! Ce caractère est immoral.

(2) Quelle bêtise ! dit un ami. Propos fraternel.

AGATHINE.

Vous êtes seul, monsieur ?

M. ROCH.

Votre tante s'occupe à tout disposer pour notre bonheur.

AGATHINE.

Pour notre bonheur ! ah ! monsieur, parlez pour vous.

M. ROCH.

Vous y serez pour quelque chose ; mais malgré votre obéissance, je ne veux rien obtenir sans votre aveu.

AGATHINE.

Que dites-vous ?

M. ROCH.

Le mariage ne me sera cher, qu'autant qu'il y aura tant soit peu de penchant de votre part.

AGATHINE.

Quoi, monsieur, vous serez assez délicat pour ne point forcer mon inclination !

M. ROCH.

Je veux la mériter.

AGATHINE.

Cette façon de penser vous gagne mon estime. Eh bien ! monsieur, je fais des vœux sincères pour votre bonheur ; je vous souhaite l'amour, l'attachement de votre femme, pourvu que cette femme-là ne soit pas moi.

M. ROCH.

Pourvu....

AGATHINE.

Oui, monsieur, pourvu que ce ne soit pas moi.

M. ROCH.

Il paraît que dans votre éducation, on vous a sur-tout recommandé la franchise.

AGATHINE.

Vous êtes un si galant homme, il serait bien vilain de vous tromper.

M. ROCH.

Eh bien, petite méchante, je serai aussi franc que vous ; car vous serez ma femme, ou j'y perdrai mon latin (1).

(1) Ce latin-là n'a pas paru français.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, CATHERINE.

CATHERINE.

MONSIEUR, on vous attend pour souper.

M. ROCH.

Mademoiselle m'a fait perdre l'appétit.

CATHERINE.

Et vous, Agathine ?

AGATHINE.

Monsieur m'a rendu le même service.

M. ROCH.

Je vais rejoindre madame, et lui faire part de vos heureuses dispositions. Votre franchise....

AGATHINE.

Oh ! j'en serai bien punie....

M. ROCH.

Oui, car je vous épouserai. (*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

AGATHINE, CATHERINE.

CATHERINE.

VOTRE tante se doutait qu'on ne vous verrait pas à souper.

AGATHINE.

Elle en sait bien la cause.

CATHERINE.

Eh bien, il est parti !

AGATHINE.

De qui parles-tu ?

CATHERINE.

Ah ! je respecte vos secrets ; mais comme vous passerez sûrement une mauvaise nuit, j'ai résolu de coucher dans votre chambre.

AGATHINE.

Dans ma chambre ! ah ! ma bonne, j'ai besoin d'être seule.

CATHERINE.

Seule avec votre chagrin, vous n'y pensez pas ; je veux vous tenir compagnie.

AGATHINE.

Ma tante l'a-t-elle ordonné ?

CATHERINE.

Non ; mais mon amitié pour vous me le commande.

AGATHINE.

A ton âge on a besoin de repos.

CATHERINE.

J'en prendrai près de vous ; allons, venez.

AGATHINE *à part.*

Ciel ! je ne verrai plus Victor.

CATHERINE.

Allons, mon enfant, rentrons.

AGATHINE.

Rentre, ma bonne ; va m'attendre. Couche-toi toujours. Laisse-moi respirer un moment la fraîcheur !

CATHERINE.

La fraîcheur ! non, ma chère, cela vous enrhumerait.

AGATHINE *à part.*

Il va descendre, comment ferai-je ?

VICTOR *à part.*

Ciel ! elle rentre.

CATHERINE.

Sûrement, je rentre, venez donc.

AGATHINE.

Oh ! mon dieu ! mon dieu !

SCÈNE XXIV.

VICTOR *seul.*

RECITATIF.

CIEL ! c'en est fait; la nuit s'avance,
Et tous mes vœux sont superflus.
De lui parler j'ai perdu l'espérance;
O ciel ! ô ciel ! je ne la verrai plus.

AIR.

O nuit ! suspends ton cours et redouble ton ombre;
Sur les yeux des jaloux étends ton voile sombre;
Qu'Agathine m'entende et descende en ces lieux :
Dans mes bras, sur mon cœur que je la presse encore,
Et qu'elle vienne au moins recevoir les adieux
D'un infortuné qui l'adore.

AGATHINE, *par sa fenêtre.*

Victor, je vais descendre, point de bruit.

(*Elle referme la fenêtre.*)

VICTOR.

RECITATIF.

Qu'ai-je entendu ? grand dieu ! je vais encor la voir!
Sa voix seule en mon cœur a ranimé l'espoir.

AIR.

Nuit paisible et sombre,
Voile de ton ombre
Cet heureux séjour;
Couvre de tes ailes
Deux amans fidèles,
Guidés par l'amour:
Hâte-toi, ma belle,
L'amant qui t'appelle,
Même en ses adieux,
S'il peut voir encore
Celle qu'il adore,
(1) N'est plus malheureux.

(1) Nouveau sursis, mais de courte durée.

SCÈNE XXV.

VICTOR, AGATHINE.

AGATHINE.

Victor, me voilà.

VICTOR.

Comment avez-vous fait pour échapper à votre surveillante ?

AGATHINE.

Ma bonne est endormie, elle ne m'a pas entendu sortir.

VICTOR.

Chère Agathine, le temps presse ; demain on va vous sacrifier : vous me perdez, je vous perds pour jamais ; osons nous soustraire au malheur qui nous menace.

AGATHINE.

Eh ! comment ?

VICTOR.

Suivez-moi, dérobons-nous à vos tyrans.

AGATHINE.

Moi vous suivre ! que me proposez-vous ?

VICTOR.

Quoi ! tu hésites ? tu ne voudrais pas être avec ton ami dans un asyle où l'amour et le bonheur nous attendent ?

AGATHINE.

Je voudrais bien y être, mais je n'ose y aller.

VICTOR.

Les momens sont chers, demain il ne sera plus temps.

AGATHINE.

Paix ! j'entends du bruit.

VICTOR.

Ciel ! on vient.

AGATHINE.

O mon dieu ! je ne puis plus rentrer chez moi.

VICTOR.

Cachez-vous dans ce pavillon, je vais observer. Silence !

AGATHINE.

C'est ma tante, je suis perdue.

(*Elle rentre dans le pavillon ; Victor reste à l'écart.*)

SCÈNE XXVI.

CAMILLE, M. ROCH.

(*Toute cette scène est à voix basse, avec mystère.*)

(1) CAMILLE.

Et moi, je vous assure qu'elle ne pourra vous refuser.

M. ROCH.

Allons, je me laisse conduire.

CAMILLE.

Attendez, voyons d'abord .. Bon ! il n'y a plus de lumière dans sa chambre; elle est couchée. Vous voulez être son époux, à quelque prix que ce soit?

M. ROCH.

Oui, aux termes du contrat.

CAMILLE.

Soit, vous le serez. Les Témoins et le Notaire sont chez moi, ils me sont dévoués (2), et ils n'attendent que mon ordre.

M. ROCH.

Vous voulez nous marier dans la nuit?

CAMILLE.

Ecoutez donc. Je vous regarde déja comme l'époux de ma nièce, ainsi je puis user d'une ruse que légitime la pureté de mes intentions. Faites donc ce dont nous sommes convenus. Je vais appeler le Notaire et les Témoins. Je vous surprendrai, je feindrai le plus grand courroux, et je ne vous accorderai le pardon qu'à la condition d'épouser. (*Elle sort.*)

VICTOR *à part, au fond.*

La méchante femme !

M. ROCH.

Ma foi ! on a raison de dire que les femmes ont plus d'esprit que nous : je n'aurais jamais pensé à cela. Me voilà en bonne fortune. (*M. Roch entre chez Agathine.*)

(1) Accompagnement du faux bourdon dans toute cette scène.

(2) Les temoins savent donc que c'est une supercherie; Camille ne peut donc pas déshonorer sa nièce à leurs yeux.

SCÈNE XXVII.

VICTOR, AGATHINE *à la fenêtre.*

VICTOR.

Ah ! ma chère Agathine, savez-vous ?...

AGATHINE.

J'ai tout vu. Quelle horreur !

VICTOR.

Heureusement qu'il ne vous trouvera pas.

AGATHINE.

Il trouvera ma vieille bonne (1).

SCÈNE XXVIII.

LES PRÉCÉDENS, CAMILLE, LE NOTAIRE, LES TÉMOINS.

CAMILLE.

Oui, messieurs, un suborneur s'est introduit dans ma maison. Entrez dans l'appartement de ma nièce ; il faut qu'il l'épouse, ou qu'il subisse toute la rigueur des loix.

VICTOR *se montrant.*

Oui, madame, c'est juste.

CAMILLE.

Ciel ! quoi vous êtes encore ici, monsieur ! à cette heure !

VICTOR.

Vous voyez au moins que je ne suis pas dans l'appartement d'Agathine ; le ciel a permis que je restasse ici pour secourir votre nièce dans les dangers qui la menacent, et pour sauver son honneur.

CAMILLE.

Monsieur, un galant homme ne s'obstine pas à rester dans une maison qui lui est interdite.

(1) Le spectateur est donc rassuré sur l'événement, puisqu'il sait qu'Agathine n'est point dans sa chambre.

VICTOR.

J'en sortirai quand l'innocence n'aura plus besoin de mon secours.

SCENE XXIX (1).

LES PRÉCÉDENS, UN TÉMOIN amenant M. Roch.

LE TÉMOIN.

Voici le jeune homme.

M. ROCH.

J'épouserai, madame, j'épouserai.

CAMILLE.

Faites venir la jeune personne.

M. ROCH.

Je l'épouserai, je l'épouserai.

UN TÉMOIN *amenant Catherine coiffée de nuit.*

Voici la jeune personne.

CAMILLE.

Ciel, que vois-je!

M. ROCH.

Ah! mon dieu! quelle apparition! où allais-je? Ce n'est pas sans cause que le cœur me battait si fort.

CATHERINE *se frottant les yeux.*

Qu'est-ce donc que tout ce tapage?

CAMILLE.

Je meurs de dépit.

CATHERINE.

Quoi! un homme dans ma chambre! quelle indécence!

CAMILLE.

Mais où donc est ma nièce?

VICTOR.

Je vais vous la rendre, madame; je l'ai sauvée du piége que lui tendaient la jalousie et l'avarice. L'amour est quelquefois inconsidéré, mais jamais il n'emploie des moyens aussi bas et

(1) Vacarme. On n'eût pas entendu tonner.

aussi coupables. Votre nièce était en sûreté près d'un homme qui l'aime avec transport ; elle courait un affreux danger près du misérable qui n'aime que sa fortune (1).

M. ROCH.

Je crois qu'il parle de moi.

VICTOR.

Vous l'avez dit, madame ; Agathine doit épouser celui qui a séduit son cœur, celui près de qui elle s'est réfugiée ; celui qui seul avec elle, dans le silence de la nuit, l'estime et la respecte. Ces messieurs devaient faire un mariage, ils ne seront pas venus inutilement. Et vous, madame, qui sans doute avez déja réfléchi sur cet événement, j'en appelle à votre cœur ; le desir de la vengeance a pu l'égarer ; mais je compte toujours sur sa droiture et sa bonté.

CAMILLE.

Je suis confondue (2).

SCENE XXX.

LES PRÉCÉDENS, AGATHINE.

VICTOR, *prenant Agathine.*

VOILA votre nièce, madame, osez.... daigner la regarder ; elle vous aime toujours, comme vous deviez l'aimer vous-même.

CAMILLE.

Ah ! Victor !

M. ROCH.

Et moi, je ne me marierai donc pas ?

VICTOR.

Vous êtes à même, monsieur ; vous avez été surpris avec mademoiselle, vous devez réparer son honneur.

M. ROCH, *regardant Catherine.*

Mademoiselle ! bon dieu !

AGATHINE.

Ah ! ma tante.

(1) Si l'on cherche la morale, la voilà.
(2) Effet de la morale.

CAMILLE.

Oui, mes enfans, la raison et le calme sont rentrés dans mon cœur. Ce n'est point à moi à accorder un pardon dont j'ai besoin moi-même. Je n'étais que la tante d'Agathine, je deviens sa mère. Victor, soyez mon gendre, soyez tous deux mes enfans. (*Ils s'embrassent.*)

CATHERINE.

Ah ! ma chère Agathine, vous épousez M. Victor, vous échappez à monsieur ; voilà deux bonheurs à-la-fois.

M. ROCH.

Allons, mariez-vous. Je perds la dot, mais je n'épouse pas, il y a compensation.

VAUDEVILLE.

VICTOR et AGATHINE, *ensemble.*

Deux cœurs, épris de vive flamme,
Sont traversés dans leurs desirs :
Mille chagrins troublent leur ame ;
Ce n'est que plaintes, que soupirs ;
Mais ils s'en aiment davantage,
Chagrins d'amour sont si charmans !...
Ce dieu dissipe enfin l'orage,
Et tout s'arrange avec le tems.

M. ROCH.

A l'aspect de gente fillette,
Un barbon se sent rajeunir ;
Si vous lui parlez d'amourette,
Il marche mal, il veut courir :
En dépit de dame nature,
Il veut encore être à vingt ans....
Mais après pareille aventure,
Il devient sage en peu de tems.

CATHERINE.

A soixante ans, femme se moque
De celles qui n'osent vieillir ;
Son âge n'est plus équivoque,
Elle en convient sans en rougir :
Si pourtant quelqu'une en murmure,
Et compte encor sur des amans....
Il ne faudra qu'une aventure
Pour la remettre en son bon sens.

CAMILLE.

Femme que fraîcheur abandonne,
(1) Cache d'abord cinq ou six ans ;

(1) Mot de la pièce et de l'Auteur, si on l'eût tenu.

Et plus d'une souvent s'étonne
De trouver des yeux clairvoyans.
Dans son dépit elle tourmente
Amis, voisins, mari, parens....
Mais attendez... la plus méchante
Deviendra bonne avec le tems.

Dernière note.

Les sifflets ne prouvent pas qu'une pièce soit mauvaise ; il est plus facile d'acheter un sifflet que du bon sens : mes raisonnemens ne prouveront pas non plus que cette pièce soit bonne ; je sais aussi bien qu'un Siffleur les défauts qu'elle a, et les qualités qui lui manquent. Mes lecteurs, s'il s'en trouve, lui assigneront sa place. Quant à mon dénouement que quelques érudits ont trouvé immoral, je les renvoie à la lecture des Auteurs qu'ils ne lisent guère ; ils y verront que l'immoralité dramatique ne consiste point dans l'action irrégulière commise par une personne passionnée, mais dans l'effet qui en résulte. Que diront-ils d'une foule de pièces de la Comédie Française ! elles sont immorales sans doute. . . . Il est fâcheux qu'elles soient bonnes. Or, que résulte-t-il de l'action de Camille ? sa confusion devant ses complices ; sa honte devant ceux de qui elle vouloit se venger ; sa punition, par le moyen même qui devait servir à sa vengeance.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
RUE JACOB, N.° 1186.